

D'habitude ils se taisent

Une voiture les a laissés tous les deux sur la place. Trop tôt. Il n'est pas encore l'heure. Ils avisent un banc et ils vont s'y asseoir, avec des précautions et comme des prévenances aux possibles douleurs. Qui ne viennent pas : le soleil adouci de l'automne pour l'instant les dissout.

Pourquoi dire des paroles ? Leur âge leur fait des pensées communes, ils vivent le même naufrage et tour à tour chacun voit l'autre s'assoupir. Et puis chaque jour un peu plus leur conversation se troue d'oublis, les mots comme les amis s'en vont.

Leurs vies s'écrivent dans leurs rides et c'est là qu'ils déchiffrent, sur le visage compagnon, les histoires du passé. Ils se pardonnent l'un à l'autre ces paysages dévastés, ces anciennes défaites.

Voilà que peu à peu de menus gestes les animent. À sa montre il voit l'heure approcher. Lentement ils se lèvent et se mettent en route, tout chargés de petits sacs ficelés. À des riens on devine qu'ils ne partiront pas ensemble et leurs regards disent le regret qu'ils en ont.

Quel voyage les sépare, quelle urgence le retient là tandis qu'elle part ? Un chien plus vieux qu'eux, peut-être, et qui sera malade...

C'est un train omnibus qu'elle va prendre. Il y a peu d'affluence dans la salle des pas perdus, juste quelques voyageurs épars. Elle attend debout, dans l'odeur étrangère des gares, les paquets à ses pieds. Lui, de multiples déplacements l'agitent et elle suit des yeux sa démarche familière, hésitante et pressée : il va du tableau des horaires aux guichets (ne prévoit-on pas de retard ?), de l'écran lumineux qui crache un à un les départs, à elle enfin, rendre compte de l'imminence de la séparation.

Ils cherchent ce qu'ils n'ont pas dit, ne trouvent rien, se parlent tout de même, immobiles.

Il doit dire le souci qu'il a d'elle, de la voir partir hors de leur vie. Elle, celui de le laisser lui, avec la charge de toutes les heures du jour. Il tire de sa poche un mouchoir d'autrefois, plié, qu'il déplie d'un geste du poignet. Il le roule en tampon et frotte quelque chose qu'il a vu sur sa joue. Il est inquiet et concentré, elle se laisse faire et sourit. Puis elle tourne doucement devant lui, et il revoit sous le manteau usé le mouvement du tissu neuf le jour où elle l'étreignait il y a tant d'années. Il sourit lui aussi. Malgré l'écroulement des chairs, son visage et son corps gardent le souvenir d'anciennes splendeurs. Un brusque élan les jette alors l'un contre l'autre, en fervente embrassade que l'arrivée de l'autorail poussiéreux défait. C'est l'ultime au revoir, elle est assise ailleurs, à l'envers de la vitre. Ils se regardent et gravement se taisent. Au sifflement il agite une main machinale, puis tout à coup s'alerte : elle est installée dans le mauvais sens, il vient de le comprendre. Vite il lui fait des signes pour qu'elle change de place avant le mouvement du train. Cela les fait rire, ce dernier affairément. Voilà, maintenant tout va bien. Peut-être elle reviendra ce soir...

Le convoi disparaît peu à peu. Il guette sur le quai, jusqu'à ne plus le voir du tout. Quand c'est fait, il s'en retourne au banc, attendre là, longtemps peut-être, la force qu'il faut pour rentrer seul.

Puis il s'en ira, quelques feuilles l'attendent dans l'allée du jardin où l'été a fini de couler.

Monique Jouvancy